

# Anatomie d'un scandale

Du même auteur chez À vue d'œil :

*La Ferme du bout du monde*

Sarah Vaughan

# Anatomie d'un scandale

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)  
par Alice Delarbre*



Titre original : *Anatomy of a Scandal*

Publié par Simon & Schuster UK Ltd en 2018.

© Sarah Vaughan, 2018.

© Librairie Générale Française, 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0350-5

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*À mon père, Chris,  
affectueusement.*

*Il a besoin de coupables.  
Alors il a trouvé des coupables.  
Même s'ils ne le sont peut-être pas  
de ce dont on les accuse.*

Hilary MANTEL<sup>1</sup>

---

1. *Le Conseiller*, trad. F. Pointeau, Sonatine, 2014.

Kate

*2 décembre 2016*

1

Ma perruque gît sur mon bureau, à l'endroit où je l'ai lancée. Une méduse échouée. Dès que j'ai quitté le tribunal, je néglige cet élément crucial de mon costume, lui manifestant l'exact inverse de ce qu'elle est censée inspirer : le respect. Faite main, en crin de cheval, elle vaut près de six cents livres, et je compte sur elle pour accroître le sérieux dont je crains parfois de manquer. La transpiration fera jaunir les racines, et les belles boucles, d'un blanc cassé, se détendront. Il y a dix-neuf ans que j'ai été admise au barreau, et ma perruque ressemble toujours à celle d'une débutante consciencieuse – et non à celle d'une avocate qui l'aurait héritée de son père (même si la transmission se fait plus souvent entre hommes). Voilà le genre de postiche dont je rêve : terni par la patine de la tradition, du droit et du temps.

Je retire mes chaussures : des escarpins en cuir verni avec une boucle dorée sur le dessus,

que l'on imaginerait aux pieds d'un bellâtre de la Régence anglaise, de l'assistant de la reine au Parlement ou d'une avocate passionnée d'histoire et qui se délecte de tout ce cirque ridicule. Des chaussures hors de prix, ça a son importance. Lors des échanges avec un confrère, une consœur ou des clients, avec les huissiers ou les policiers, il nous arrive à tous, afin d'éviter de créer une situation trop frontale, de baisser les yeux, de temps à autre. Et donc d'apercevoir les chaussures de nos interlocuteurs. Les miennes parlent d'une femme qui saisit l'excentricité de la psychologie humaine et qui se prend au sérieux. Elles parlent d'une femme convaincue de gagner et qui s'habille en conséquence.

J'aime me mettre dans la peau de mon personnage, voyez-vous. Faire les choses convenablement. Les avocates peuvent porter un rabat : un bout de coton et de dentelle qui évoque un bavoir – un artifice amovible qui se fixe autour du cou et coûte une trentaine de livres. Elles peuvent aussi s'habiller comme moi : une chemise blanche dont le col se fixe au moyen de boutons, à l'avant et à l'arrière,



des boutons de manchette, une veste en laine noire avec une jupe ou un pantalon ; ainsi que, en fonction de l'ancienneté et des succès, une robe d'avocat en laine (ou en laine et soie) noire.

Je ne porte rien de tout cela dans l'immédiat. Je me suis débarrassée d'une partie de mon déguisement dans le vestiaire d'Old Bailey, une des Hautes Cours criminelles. La robe, retirée. Les boutons de col et de manchette défaits. Mes cheveux blonds, mi-longs, que j'attache en queue-de-cheval au tribunal, libérés de leur élastique et vaguement ébouriffés.

Je suis plus féminine, une fois débarrassée de cet attirail. Avec ma perruque et mes lunettes à épaisse monture, j'ai, je le sais, quelque chose d'asexué. Et je suis tout sauf séduisante, même si on pourrait remarquer mes pommettes saillantes, apparues à la vingtaine et qui se sont endurcies et affûtées, comme je me suis, moi aussi, endurcie et affûtée avec les années.

Je suis davantage moi-même sans la perruque. Je retrouve mon véritable moi, pas celui que je montre à la cour, ni aucun de ceux attachés à mes précédentes personnalités. Voici qui je suis : Kate Woodcroft, avocate

pénaliste, conseillère de la reine<sup>1</sup>, membre de l'un des quatre collèges d'avocats de Londres, l'Inner Temple, spécialisée dans les crimes à caractère sexuel. Quarante-deux ans, divorcée, seule, sans enfants. La tête entre les mains, je laisse échapper un long soupir, m'accordant un léger répit d'une minute. Ça ne sert à rien. Je ne peux pas me détendre. J'ai une petite plaque d'eczéma sur le poignet ; j'y étale de la crème et résiste à la tentation de me gratter. De gratter mon insatisfaction face à la vie.

Je lève plutôt les yeux vers le haut plafond de mon cabinet. Une succession de pièces dans une oasis de tranquillité en plein cœur de Londres. Un bâtiment du XVIII<sup>e</sup> avec moulures, rosaces de plafond entourées de feuilles d'or et vue – par les immenses fenêtres à guillotine – sur la cour de l'Inner Temple, et l'église du Temple du XII<sup>e</sup> siècle, avec son plan circulaire.

Voici mon univers. Archaïque, anachronique, privilégié, fermé. Tout ce que je devrais,

---

1. Statut honorifique, décerné en général au bout de quinze années d'exercice au moins. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

normalement, haïr. Et pourtant je l'aime. Je l'aime parce que tout ceci – ce petit ensemble de bâtisses nichées à la lisière de la City, juste à l'écart du Strand, et qui dévalent vers le fleuve, le faste et la hiérarchie, le prestige, le poids de l'histoire et des traditions – est un monde qui m'était totalement inconnu avant. Et je n'imaginai pas pouvoir un jour y aspirer. Ce lieu illustre tout le chemin que j'ai parcouru.

Et pour cette raison, dès que je suis seule, je ne vais jamais me chercher un cappuccino sans apporter un chocolat chaud avec plusieurs sachets de sucre à la fille roulée en boule dans son sac de couchage kaki sous un porche du Strand. La plupart des gens n'ont pas remarqué sa présence. Les sans-abri sont doués pour se rendre invisibles, à moins que ce ne soit nous qui ayons un don pour ne pas voir leurs visages gris et leurs cheveux emmêlés, leurs corps emmaillotés dans des pulls trop grands et leurs bergers allemands tout aussi efflanqués quand nous les dépassons, pressés de rejoindre le faste séduisant de Covent Garden ou les attraits culturels de la rive sud de la Tamise.

Il suffit de traîner un peu dans les allées d'un tribunal pour constater à quel point une existence peut être précaire. N'importe qui peut voir son monde s'effondrer pour un faux pas : il suffit pour cela, l'espace d'un quart de seconde fatal, d'enfreindre la loi. Surtout lorsqu'on est pauvre. Car les tribunaux, comme les hôpitaux, aimantent ceux qui ont reçu les mauvaises cartes dès le début de leur vie, qui ont choisi les mauvaises personnes, qui se sont tellement embourbés dans le malheur qu'ils ont perdu tout sens moral. Les riches sont moins atteints. Pensez évasion fiscale – qui serait sans doute qualifiée de fraude si elle était pratiquée par un citoyen privé de l'aide d'un comptable habile. La malchance – ou le manque de sagacité – ne semble pas poursuivre les riches avec autant d'assiduité que les pauvres.

Je suis de mauvaise humeur, moi. Ça se voit, je commence à raisonner en apprentie politicienne. La plupart du temps, je garde mes opinions de lectrice du *Guardian* pour moi. Elles peuvent faire mauvais ménage avec les membres les plus conservateurs de mon cabinet, et déclencher des conversations animées lors

des dîners officiels, où l'on mange le genre de plats servis dans les mariages – poulet ou saumon en croûte –, arrosés d'un vin tout aussi médiocre. Il est beaucoup plus adroit de s'en tenir aux cancans judiciaires : tel avocat en manque de clients postule pour être juge à la Cour de la Couronne ; quel sera le prochain conseiller de la reine ; qui a perdu son calme avec un huissier au tribunal. Je suis tout à fait capable de suivre des discussions de cet ordre tout en songeant à mes dossiers en cours, en m'inquiétant pour ma vie personnelle, voire en réfléchissant au menu de mon dîner du lendemain. Après dix-neuf années de barreau, je sais m'intégrer. J'ai même un don pour ça.

Mais dans le sanctuaire de mon bureau, il m'arrive parfois de me laisser aller, rien qu'un peu. Ainsi, l'espace d'une minute, je me prends la tête entre les mains, sur mon bureau à caissons en acajou ; je presse mes paupières de toutes mes forces et y enfonce mes poings. Je vois des étoiles, des petits points blancs qui ponctuent l'obscurité et sont aussi brillants que les diamants de la bague que je me suis achetée – car personne

d'autre ne l'aurait fait pour moi. Mieux vaut ça que de céder aux larmes.

Je viens de perdre une affaire. Et j'ai beau savoir que j'aurai surmonté ce sentiment d'échec d'ici lundi, que je serai passée à autre chose, car il y a d'autres dossiers à instruire, d'autres clients à représenter, ma défaite me reste en travers de la gorge pour le moment. Je ne suis pas habituée aux revers, et j'ai d'ailleurs du mal à les accepter : j'aime trop gagner. Enfin, comme tout le monde. C'est naturel. Nous avons besoin de succès pour que nos carrières continuent à briller. Et notre système judiciaire, accusatoire, repose entièrement là-dessus.

Je me souviens du choc terrible que ça a été pour moi lorsqu'on me l'a expliqué au tout début de ma formation. J'avais embrassé une carrière juridique poussée par de grands idéaux – et j'en ai conservé certains, je ne suis pas totalement désabusée... Je ne m'étais pas préparée à ce qu'on m'en expose les rouages en termes si brutaux.

— La vérité est une notion épineuse. À tort ou à raison, une procédure accusatoire n'est pas une recherche de la vérité, a asséné Justin